

Tables bourgeoises et *Petit Dunkerque*¹ ; assiettes à histoires

Jacqueline DU PASQUIER

A Bordeaux, la production de faïence fine la plus brillante et sans doute la plus originale de la

manufacture J. Vieillard & Cie, (1845-1895) installée dans le quartier de Bacalan, est celle qui fut consacrée à l'orientalisme. Peu de fabriques ont traité de manière aussi riche les styles turc, persan, et d'Extrême-Orient. Nulle part le japonisme ne s'est manifesté de manière aussi savante et élaborée qu'à Bordeaux, où l'œuvre d'Hokusai, notamment les quinze recueils de la *Manga*, ont été explorés et utilisés de façon particulièrement subtile et approfondie par un collaborateur des frères Vieillard, brillant praticien des émaux sous glaçure et en relief cerné, Amédée de Caranza. Un autre aspect moins spectaculaire mais aussi moins connu de la production de Vieillard est celui que font découvrir les recueils de modèles, conservés aux Archives municipales de Bordeaux². Grâce à la politique d'acquisition menée par Jean-Paul Avisseau qui en fut le remarquable conservateur pendant près de quarante ans, la ville de Bordeaux a pu devenir propriétaire en deux fois de huit recueils de dessins. Le premier ensemble de quatre fut un don de la famille Vieillard, complété plus tard par un achat fort opportun fait en 1968.

Ces albums sont d'autant plus précieux que les archives de la manufacture ayant disparu, ils permettent pour quatre d'entre eux, des mises au point concernant la production porcelainière très mal connue et nous livrent, pour les autres, le nom et l'activité de quelques-uns des nombreux collaborateurs ayant travaillé à la production des assiettes historiées en faïence fine, domaine certes

moins prestigieux, moins original aussi que celui des pièces décoratives orientalisantes mais néanmoins passionnant parce que révélateur des mentalités, des goûts et de la manière de vivre d'une époque.

La fabrication de la porcelaine chez Vieillard pose un problème dans la mesure où aujourd'hui, ces porcelaines demeurent extrêmement rares surtout en regard de la faïence fine dont il reste de si nombreux éléments. Jusqu'ici en porcelaine marquée, nous ne connaissons personnellement que trois assiettes faisant partie de services différents, une paire de vases à décor de chinoiserie et la statuette de la Vierge à l'Enfant, du musée de Sèvres³. Nous avons pu également attribuer un pot de toilette à cette production parce que son dessin figurait précisément dans un des albums conservés aux Archives⁴.

La production de porcelaine est très importante depuis sa mise au point à la manufacture de Bacalan en 1851, ainsi qu'en fait foi un échange de correspondance entre Jules Vieillard et Jean-Jacques Ebelmen. Par ailleurs, il existe dans les vieilles familles bourgeoises bordelaises qui, possèdent tant de « Vieillard » en faïence fine, notamment des services complets, des services de table en porcelaine, parfois au chiffre de la famille qui les avait commandés, datant de la seconde moitié du XIX^e s., sans marque, et provenant de toute évidence de la manufacture de Bacalan. Ce qui tendrait à prouver que les pièces de porcelaine ont été moins systématiquement marquées

que la faïence fine. Il n'y avait plus au XIX^e s. cette obligation de marquer la porcelaine qui existait au siècle précédent, M^{me} Beaux-Laffon signale le même phénomène à Bayeux et à Valentine⁵.

Dans ces albums apparaissent en grande quantité toutes sortes de pièces pour le service de la table : profusion des assiettes, et variété des pièces de forme, pots à crème, saladiers, légumiers de toutes tailles, saucières, compotiers et drageoirs, fraisiers, seaux à glace, guéridons à trois étages, plats à poissons, à gigot, dits encore de façon très imagée « à rigoles et godet », à asperges... Les relevés en sont très détaillés, par exemple pour un plat à poisson, il existe deux dessins figurant la pièce, à plat, vue d'en haut et de profil, et un troisième pour l'égouttoir amovible qui l'accompagne.

Concernant les cabarets, la variété est peut-être encore plus grande. A partir d'un modèle, toute une déclinaison de pièces aux appellations assez mystérieuses, désignent des formes ou des tailles. Les bols sont *ordinaire, hollandais, brésilien, rennois*. Les tasses, *grecque, sarde, gênoise, Médicis, Médicis anglaise, turque à pans, turco-américaine, péruvienne, japonaise, tulipe, orientale, Amsterdam, génieu*. Les cabarets sont *anglais, anglo-chinois* (avec sa variante, *Wedgwood étrusque*) *florentin, corinthien, œuf, ou œuf genre riche, etc.*, le plus souvent rien apparemment ne justifie l'appellation choisie, ainsi, la tasse à thé qui accompagne le *grand cabaret œuf* est dite *liégeoise*. Il arrive, mais très rarement, que l'appellation corresponde à la réalité ainsi la *tasse anse papillon* a bien une anse en forme de papillon ! Ces mêmes ensembles existent en petit, ils portent alors les noms de *mignonette* et *joujou*... A Bordeaux, on a toujours bu beaucoup de thé, qui fut au XVIII^e siècle la « boisson exotique » la plus prisée, l'usage en perdure au XIX^e s. aussi les flacons à thé sont-ils très fréquemment mentionnés et dessinés dans nos albums, présentés dans des nécessaires en bois spécialement aménagés. Certains modèles enfin sont désignés comme pouvant être réalisés en biscuit. Les formes comme les décors, ces derniers floraux rehaussés d'or, sont pour la plupart inspirés du XVIII^e s. Le reste demeure marqué par le style empire qui s'est prolongé assez tard.

Les albums proposent encore, dépourvus cette fois de décoration, des pots de pharmacie pour l'établissement parisien Benoît (?), pots canon droits à couvercle, et des séries pour la cuisine :

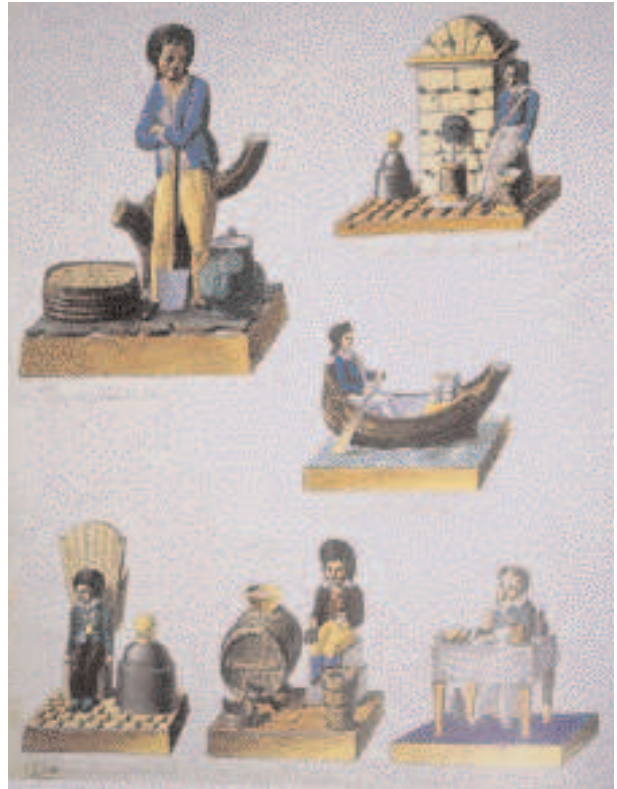
casseroles à couvercle ou à double fond, pots à graisse, à confit, à confiture, à conserve ainsi que des terrines. Cette multitude de pièces utilitaires, pour la table ou la cuisine, sans oublier bien entendu la toilette, est rendue par des dessins aquarellés ou de délicates grisailles, avec ombres portées. Il est spécifié dans certains cas que les dessins sont *en nature*, c'est-à-dire au format et, pour bien mettre en valeur l'éclat de la porcelaine, on aperçoit sur la panse des pièces de forme, le reflet de la fenêtre de l'atelier, où le dessinateur a travaillé.

Il y a non moins abondants, et cette fois toujours colorés et pleins de fantaisie, pouvant être également réalisés en biscuit, les objets constituant le *Petit Dunkerque* et relevant de la décoration et de la piété, ayant leur place aussi bien dans le salon, que dans l'alcôve, la salle de bains, le boudoir de Madame et le fumoir de Monsieur.

Ces dessins d'une charmante fantaisie, si aboutis et soignés, proposant pêle-mêle, flacons, jardinières, presse-papiers, veilleuses, brûle-parfums, encriers, porte-bijoux, bénitiers, crucifix et statuettes pieuses, porte-allumettes, porte-pipes, pots à tabac, boîtes à thé, pendules ou flambeaux etc. évoquent par leur typologie et par leur style très éclectique, la production parisienne des années 1830-1840, dominée par Jacob Petit et par Discry, autant pour l'inventivité des formes que pour la qualité des couleurs.

Les vases au décor chinois du musée des Arts décoratifs de Bordeaux, par exemple, sont à peu de chose près la réplique — forme et taille identiques mais d'une couleur de fond moins raffinée — d'une paire de vases de la fabrique Discry fils aîné, présentée à l'exposition des Arts et de l'Industrie de 1839⁶. Des flacons en paire, « Chevalier et châtelaine », « Muse et Apollon » ou « Grecs assis » sont très directement inspirés des productions de Jacob Petit. Mais les albums de Vieillard ont dû être établis nettement plus tard, entre 1850 et 1860, ainsi qu'en témoignent des vases décorés de figures féminines, vêtues et coiffées selon la mode des années 1850.

On peut constater que la vaisselle de porcelaine est jolie certes, mais banale et sans véritable recherche, quelques années plus tard, la manufacture sous l'influence du japonisme réalisera en faïence fine, souvent décorée d'émaux en relief cerné, des services de table d'une beauté et d'une originalité voire d'un raffinement autrement intéressants, marqués en outre par un souci de



1. Quatre planches d'encriers extraites du recueil 119. Aquarelle sur papier, vers 1850-1860.



trouver une forme correspondant à l'esprit du décor.

LES ASSIETTES « À IMAGES »

Les recueils 69, 70, 71 et 72, sont uniquement composés de dessins, de format arrondi à la dimension de la vignette décorant le fond d'une assiette, rangés par série de six par page, de douze sur un même thème. Et l'on reste confondu devant la quantité des genres abordés, éclectisme et curiosité quasi encyclopédiques qui correspondent à l'idée que le XIX^e s. eut bien « le culte de l'image », pour reprendre un constat de Baudelaire.

Ces dessins, également très soignés, sont minutieusement tracés à l'encre rehaussée de gouache ou au crayon et à l'estompe ; le dessin de l'aile accompagne parfois ceux de la vignette centrale, apportant l'unité indispensable à ces séries dont le décor central, par définition, se renouvelle sur chaque assiette. Quelques projets sont anonymes mais la majeure partie, sont dûment signés par des artistes plus ou moins connus pour leur collaboration à différents journaux comme René de Moraine et Charles Vernier, dont M^{me} Beaux-Laffon signale l'activité à Saint-Gaudens chez Henri Fouques⁷, et encore, Rouger, Lequet, Gostrain, Dreux, Faure, Lebrasseur, Hadol... Les signatures disparaissent au moment de la réalisation des assiettes. Pas de date là non plus, mais les sujets d'actualité sont de précieuses indications chronologiques. Dans le cas des sujets consacrés aux grands hommes et aux événements du passé, la datation est plus difficile à établir avec précision. De toutes façons, les choix ne sont jamais gratuits mais toujours en relation avec l'idéologie ou les intérêts du jour. Ainsi les assiettes à rébus ne sont non plus jamais neutres, souvent à forte connotation nationaliste, « L'Angleterre enchaîne et ruine les peuples. La France les affranchit et les secourt » ou faisant allusion à des événements politiques bien particuliers : « Les armées alliées ont brisé la puissance chinoise », le rébus évoque ici la guerre de Chine aboutissant au sac du Palais d'été en 1860. Et c'est par là que ces assiettes historiées, ou « à images » pour reprendre l'expression d'Alphonse Daudet, dans son roman de mœurs *Jack* qui paraît en 1876, sont tellement proches des magazines, on pourrait les appeler aussi assiettes d'actualité...

Autre remarque, aucun de ces illustrateurs d'assiettes, ne semble cantonné dans un domaine

particulier, tous s'adonnent indifféremment et alternativement aux sujets historiques, patriotiques, satiriques, sentimentaux, folkloriques, de mœurs, etc. ainsi Charles Vernier, qui signe parfois simplement de ses initiales est l'auteur des séries suivantes : *La Territoriale*, *Souvenirs de l'exposition de 1878*, *Ridicules de Paris*, *Les beaux jours de la vie*, *Les cris de Paris*, *La fête au village voisin*, *Le Vin : sujet enfantin*, *Apparences et réalités*, *Les mois enfantins*, *Les lionnes*, *Distractions*, *Les enfants d'aujourd'hui*, *Coulisses des théâtres*, *la Commune*, *Souvenirs d'un volontaire*, *Les amours aux champs*, *Pensées philosophiques* — ici le genre est humoristique, on voit par exemple un cul-de-jatte qui s'écrie « Les cors au pied, vlà un mal que je ne connais pas depuis Lutzen » (référence aux guerres napoléoniennes, victoire sur les Russes et les Prussiens de 1813).

Un autre illustrateur très fécond, Rouger, est l'auteur d'une série intitulée *Sujets bretons*⁸ minutieusement exécutés au lavis rehaussé de gouache et remarquablement documentés, sur les costumes régionaux notamment. Il faut voir là l'intérêt porté au folklore dont le nom même, venu de l'anglais, est adopté en 1877 : *Femmes de St Savan de Dinard*, *Femme de Ploermel*, *Laitières de Rennes*, *Artisans de Vannes*, *Femmes de Pleudihen*, *Femme d'Auray*, *Homme de Baud*, *Homme de Malestroît*, *Une danse en rond et Belle Ile en mer*. La Bretagne est le sujet folklorique le plus pittoresque et il sera souvent traité : Rouger fait une autre série bretonne ainsi que Faure et il en existe encore une, anonyme...

Les sujets religieux sont sans surprise, étant donné la quantité d'objets de piété relevés dans les recueils de porcelaine ; beaucoup d'autres mettant en scène des enfants, correspondent à l'abondante littérature enfantine de l'époque, à la fois attendrissante et moralisatrice, la comtesse de Ségur, Zénaïde Fleuriot, M^{me} Colomb, Hector Malot... ainsi qu'à la place donnée aux services de poupée relevés dans les recueils consacrés à la porcelaine.

Le second Empire, qui est la période de grand développement de la manufacture de Bacalan est un sujet prédominant ; il ne faut pas oublier, par ailleurs, qu'au cours du voyage du Prince-Président, dans le centre et le midi, pour préparer l'opinion à une restauration de l'Empire, c'est à Bordeaux précisément qu'est annoncée l'idée forte de ce tour de France, « L'Empire c'est la

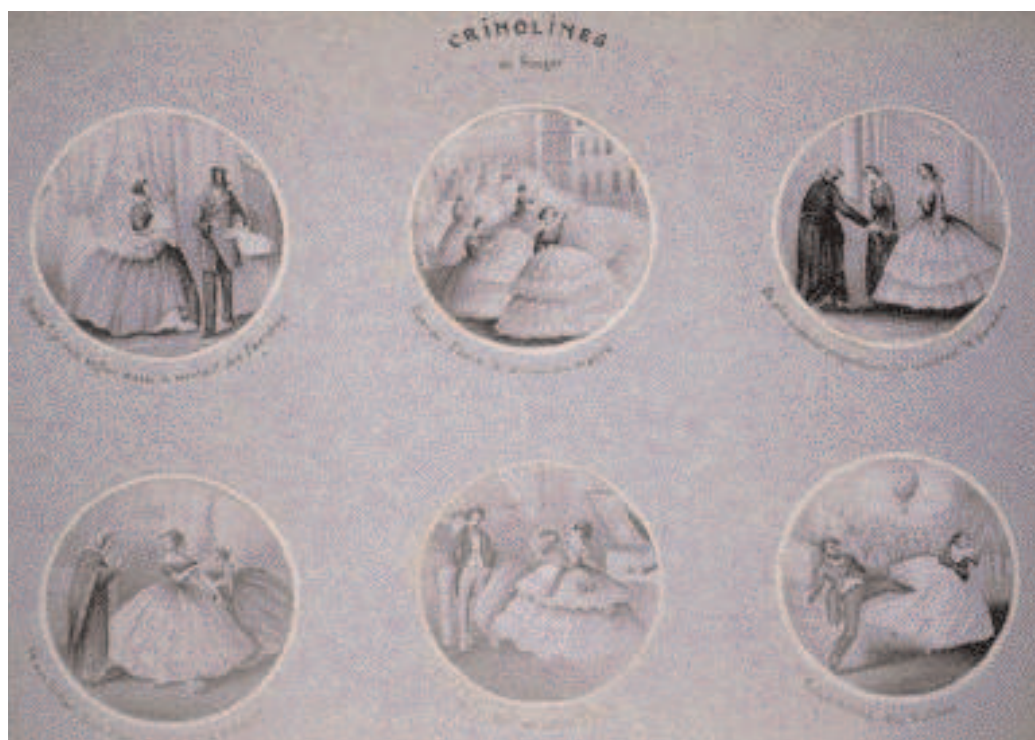
paix ». C'est durant ce même passage à Bordeaux que le Prince-Président visite la manufacture de Bacalan, visite à l'issue de laquelle il remet à Jules Vieillard la Légion d'honneur. Et pendant longtemps, jusqu'à l'Exposition universelle de 1878, la médaille de Napoléon III, sommée de la mention « Exposition Universelle de 1855 », figure sur le papier à en-tête de la manufacture de J. Vieillard et Cie. Ce n'est donc pas par hasard que le règne de Napoléon III est évoqué à maintes reprises. Par sa politique extérieure : *Guerre de Chine*, anonyme (1858-59), *Guerre d'Italie* par Rouger (1859), *Guerre de Crimée*, anonyme (1854-55)⁹. Et par celle des grands travaux commencés sous le second Empire et célébrée dans deux séries consacrées aux monuments de Paris, dues à René de Moraine et exécutées vers 1875. Bâtiments à peu près tous contemporains : *La gare du Nord*, *Eglise St-Augustin*, *Le nouvel Opéra*, terminé en 1874, *Le nouveau pavillon de Flore*, *La Trinité*, *Le pont de Solférino*, *La cour Napoléon III au Louvre*, avec quelques monuments anciens ayant été l'objet d'une restauration récente, *Notre-Dame restaurée*, *le Palais de Justice*, *la Fontaine des Innocents*, *la Tour St-Jacques*¹⁰. Les jardins qui furent une des nouveautés et un succès de la politique hausmanienne

ne sont pas oubliés : *le Lac du Bois de Boulogne*, *Square Montholon*, *Square des Buttes Chaumont*.

Du second Empire encore, deux séries mettent en scène, sous le crayon de Rouger et sur un ton humoristique, la mode des crinolines, sujet repris par Moraine avec cette fois, exceptionnellement, la mention de deux dates, 1862 et 1868¹¹. La mode des crinolines suscita tout particulièrement une verve satirique et fortement misogyne qui sera d'ailleurs assez systématique jusqu'à la fin du fonctionnement de la manufacture, chaque fois que l'occasion s'en présente, c'est-à-dire chaque fois que les femmes sont mises en scène autrement que comme mère de famille vertueuse ou pure jeune fille.

Jules Vieillard meurt en 1868, et ses deux fils Albert et Charles lui succèdent, c'est donc de leur temps que datent les illustrations de la guerre de 70, du siège de Paris et de la Commune. Ces événements brûlants, surtout le dernier, apparaissent, traités par deux artistes différents dont Vernier. Huit vignettes dues à une autre main que celle de Vernier illustrent de façon également sans surprise, selon l'idéologie bourgeoise et bien-pensante de l'époque, *La chute de la colonne Vendôme*, *Les fédérés forçant les habitants à faire des barricades*, *La défense de la porte Maillot*,

2. *Crinolines*. Six vignettes d'une série de douze, signées Rouger. Crayon rehaussé de gouache sur papier. Vers 1865. Recueil 69.





3. *Le Nouvel Opéra*. Détail extrait des *Monuments de Paris*, série signée René de Moraine. Encre, crayon et lavis sur papier. Vers 1875-1880. Recueil 69.

*Troupes acclamées dans Paris, La mort de l'archevêque de Paris, Les pétroleuses, La Commune aux abois, La prison de la Roquette...*¹² : le crime et le châtime. Après les durs échecs de 1870, l'esprit de conquête et de revanche se reporte sur les guerres coloniales, expédition du Tonkin, de Tunisie, de Madagascar et, couronnant le tout...

sur Savorgnan de Brazza.

Rien de spécifiquement bordelais dans tous ces sujets et comme en témoignait au musée des Arts décoratifs de Bordeaux en 1991, la petite exposition *Histoires de dessert*, qui présentait la collection du Docteur Charles Lasserre, comprenant 170 assiettes à dessert, répartie entre 120 pièces de la manufacture de Vieillard, et cinquante autres d'origines diverses, Choisy, Creil-Montereau, Gien, Longwy ; les histoires racontées comme l'esprit qui les animait était rigoureusement les mêmes d'une manufacture à l'autre.

Il faut toutefois noter dans les albums des Archives, quelques thèmes, rares, qui peuvent être considérés comme des spécialités régionales, les sujets de chasse, et de pêche, sports favoris des Bordelais, traités une première fois par Dreux¹³ reviennent sous le crayon minutieux de Gostrain¹⁴. Les bains de mer, maintes fois évoqués devaient avoir un écho tout particulier à Bordeaux¹⁵, la vogue d'Arcachon n'ayant fait que croître au cours du XIX^e s. Dès 1865, on trouve dans certains journaux, l'annonce de villas à louer à Arcachon. Et sous la III^e République encore, les « trains de plaisir » popularisent les déplacements des dimanches d'été au bord de la mer¹⁶.

Un autre sujet plus typiquement bordelais est la corrida¹⁷. Dans la banlieue bordelaise, sous la III^e République, les spectacles taurins connaissent un grand succès et des arènes en bois sont



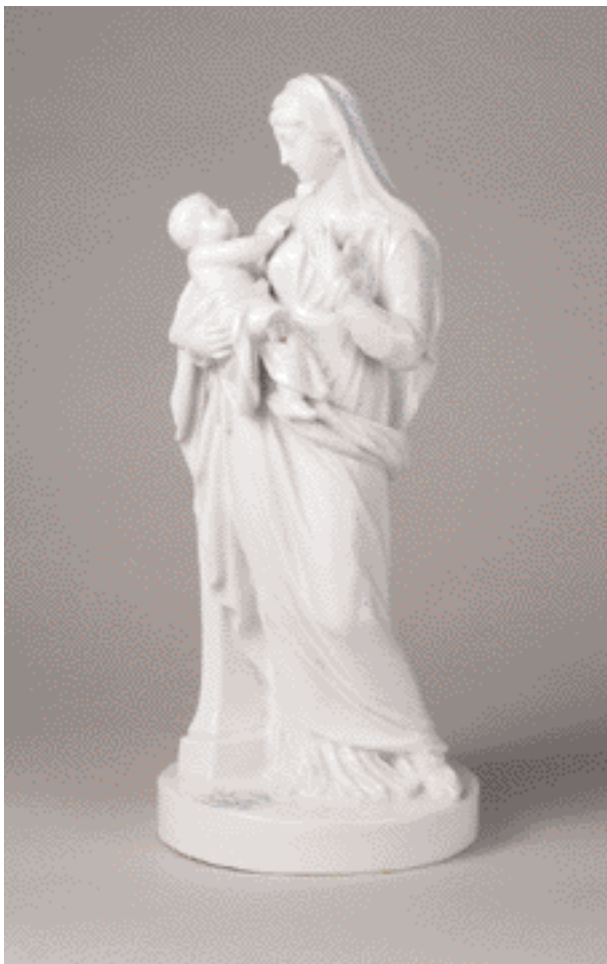
4. *Aux bains de mer*. Six vignettes et le dessin de l'aile de l'assiette. Anonyme. Encre et lavis. Recueil 72.



5. *Clos d'Estournel* (pour *Cos d'Estournel*) de la série des *Châteaux du Médoc* de Lequet. Signature en bas à droite, A. Lequet. Encre, crayon, estompe. Recueil 71.



6. *Les amours de tout âge*, détail de la série *Les bonnes mères* de Rouger. Encre, lavis, rehauts de gouache, vers 1865-70. Recueil 69.



7. *Vierge à l'enfant*, porcelaine à la marque de J. Vieillard & Cie, Bordeaux, 1851-1860. H. 0,36. Marque ci-dessous. Sèvres, musée national de Céramique, (inv. MNC 4216).





8. « Jardinière carrée à la galerie ». Aquarelle sur papier extraite du recueil 119. Archives municipales de Bordeaux. Vers 1854.

construites au Bouscat. La société du *Taureau Sport bordelais* sera fondée en 1893 et la course de vaches landaises est le « sport-spectacle » le plus populaire de Bordeaux, à côté de la course hippique réservée à la bourgeoisie¹⁸... toutefois, l'existence à Gien d'une série sur la corrida vient démentir l'évidence d'un tel rapport !

Le vin de Bordeaux enfin, trouve sa place tout naturellement sous le crayon des dessinateurs. Laissons à part la série des *Lois sur l'ivresse* de René de Moraine dont le comique assez lourd devait exciter les rires autour des tables d'hôtes, correspondant à l'avertissement porté sur une de ces séries humoristiques : « Ne pouvant se regarder sans rire ». Le thème du vin, spécifiquement bordelais cette fois, est traité par le dessinateur Lequet¹⁹ qui en donne deux versions différentes, une autour du travail de la vigne en Médoc et une autre sur les grands crus. Cette seconde série, présentée à l'intérieur d'une aile richement décorée, connut un tel succès qu'un siècle plus tard, bien après la fermeture de la manufacture des frères Vieillard, en 1960, des négociants bordelais en commandèrent une réédition en... porcelaine à la maison Haviland, de Limoges.

Les séries de Lequet s'inscrivent dans une autre tradition de la manufacture bordelaise qui est celle du régionalisme et remonte au temps où la manufacture, étant placée sous la gérance de David Johnston, eut quelque temps pour directeur artistique, après le départ de Boudon de Saint-Amans en 1837, le peintre et graveur, Pierre Lacour le fils. Ce dernier composa une iconographie à la fois archéologique et populaire pour toute une série de pièces, qui furent imprimées selon le procédé lithographique de report sur céramique, mis au point par le bordelais Jean-Baptiste Légé. Après Pierre Lacour, le graveur archéologue, Léo Drouyn, en juin 1850, donna à Jules Vieillard, une suite de douze vignettes de paysages girondins d'une grande sensibilité pour des assiettes à dessert, ce fut le début des séries historiées.

Au-delà de son importance et de la diversité des thèmes qui l'illustrent ce qui frappe ici, c'est la date tardive de cette production qui ne se développe véritablement qu'à partir de 1855. Du moins s'inscrit-elle, en partie, dans une tradition de régionalisme tenace à la manufacture de Bacalan, témoignant ainsi de cette continuité harmonieuse de David Johnston à Vieillard, qui est une des caractéristiques de la manufacture bordelaise.

Jacqueline DU PASQUIER



9. Assiette à décor imprimé « Le port de Sébastopol », porcelaine à la marque aux croissants imbriqués. Cette assiette garde de la porcelaine le liseré d'or et de la faïence fine, une vignette centrale imprimée. Provient d'une série inspirée par la guerre de Crimée (1854-1855).



10. Assiette en porcelaine. Marque aux croissants imbriqués, J. Vieillard & Cie, Bordeaux. Pâle réplique d'une porcelaine bordelaise de la manufacture des Terres de Bordes en Paludate (1787-1790).

Au moment de mettre sous presse, M^{me} Claire Benedetti nous adresse obligeamment de Villeneuve-de-Duras, cette histoire d'une assiette à dessert de Vieillard qui illustre trop bien notre propos pour ne pas lui être ajoutée. Extraite d'un recueil inédit, « Histoires presque vraies » de Jeanik Ducot, peintre, photographe et écrivain originaire du Sud-Ouest (Lot-et-Garonne), disparu à la fin du siècle dernier.

LA BATAILLE DE PALIKAO

Pour mon frère, mes quatre cousins, et moi-même, « Palikao » était une assiette. Nous la retrouvions l'été, dans la villa de bois dentelé de notre grand-mère. C'était une assiette à dessert, faisant partie de séries fabriquées par Vieillard à Bordeaux.

La plupart de ces assiettes étaient décorées, en noir et blanc, de gravures représentant les « victoires » françaises du XIX^e siècle. Ainsi, les bourgeois goûtaient leur charlotte et leur saint-honoré dans les reproductions sanglantes de la conquête de l'Algérie, ou des combats de Crimée.

Chez ma grand-mère, c'était la guerre des boxers... campagne menée, en 1860, contre les membres d'une société secrète chinoise par des troupes franco-anglaises. Ça, je le sus beaucoup plus tard...

A ce moment-là, c'était la « bataille de Palikao », et, chaque fois que Marie, la domestique, arrivait avec les assiettes, cela provoquait une bataille entre mes cousins, mon frère et moi pour avoir la joie de déguster le dessert dans la bataille de Palikao.

A tel point que Louise, la sœur de ma grand-mère Angèle, avait décidé d'organiser un tour pour l'attribution de l'assiette. C'était facile, nous étions six enfants, entre cinq et dix ans. Et c'est ainsi que le lundi, c'était Josette, le mardi, François, le mercredi, Alain, et ainsi de suite jusqu'au samedi.

Mais le dimanche posait un problème, et tante Louise avait décidé que le choix était libre, si bien que la bataille faisait rage, d'autant plus que, durant la semaine, nous n'avions pu nous défouler.

Avoir la bataille de Palikao était un grand honneur. Et pourtant, l'assiette était digne d'un film

d'épouvante. Dans le fond, de « braves » soldats français tiraient des obus sur des « boxers » agglutinés près d'un pont, tandis que quelques militaires téméraires transperçaient de leur baïonnette le corps de quelques Chinois, mais le sublime était atteint avec l'image d'un boxer à moitié enseveli qu'un combattant français, tirait, d'une main, par sa natte, tandis que, de l'autre bras, il levait son sabre, dans le but évident, de le décapiter...

Le drame eut lieu, un dimanche du mois d'août. Il y avait beaucoup de monde ce jour-là : oncles, tantes et amis. Nous, les six petits, étions en bout de table. Tante Louise présidait le repas, face à notre grand-mère, Angèle. Entre les deux, au milieu de la table, il y avait un chauffe-plats. Quand Marie apparut avec les assiettes à dessert, la lutte fut rude. « Je veux la bataille de Palikao ! » « Non, c'est pour moi ! » « Tu l'as déjà eue dimanche dernier !... »

Subitement, on entendit une voix : « Marie, donnez-moi la bataille de Palikao ». Et puis, plus fort, l'ordre fut répété... Et l'on vit tante Louise, nous regardant, l'assiette à la main. « Plus personne n'aura la bataille de Palikao », dit-elle, et, d'un seul coup, elle brisa l'assiette sur le chauffe-plats.

Nous restâmes médusés. En face de tante Louise, je vis Angèle, sa sœur, prononcer un faible : « Oh ! Louise » et s'écrouler, sous la table, évanouie. Je vis sortir d'un sac, un adorable petit flacon en verre taillé, que l'on fit respirer à ma grand-mère.

Et, nous nous retrouvâmes tous les six, dans le jardin...

Il n'y avait plus de bataille de Palikao. Ce fut un très rude coup.

Alors, devenus grands, la plupart d'entre nous, durant des décennies, chercha la bataille de Palikao

chez tous les antiquaires, et, brocanteurs de France, et d'ailleurs.

Et, un jour, mon frère me dit : « Viens voir... » Dans son living, accrochée sur une porte, elle était là..., intacte, ressuscitée.

– Où l'as-tu trouvée ?

– Aux Puces, à Saint-Ouen ; la marchande m'en a demandé cinquante francs. Je n'ai pas marchandé. Je lui ai même dit que si elle m'avait demandé mille francs, je les lui aurais donnés... Elle n'a pas compris.

C'était extraordinaire. J'ai voulu regarder « La bataille » de plus près, pour en voir les détails, alors, j'ai ouvert la porte sur laquelle l'assiette était suspendue...

Un violent courant d'air l'a refermée brusquement, et la « bataille de Palikao » est tombée au sol, en mille morceaux.

Par un « Petit Larousse », j'ai appris que le Général Cousin-Montauban qui commandait les troupes françaises à Palikao, s'appelait désormais Cousin-Montauban-Palikao.

Je suis toujours à la recherche d'une « bataille de Palikao »...

NOTES

L'auteur adresse ses remerciements les plus vifs à M^{me} Agnès Vatican, conservateur des Archives municipales de Bordeaux ainsi qu'à ses collaborateurs, notamment M. Bernard Rakotomanga qui a pris les photos qui illustrent cet article.

1. Au départ, l'expression *Petit Dunkerque* désigne l'enseigne d'une célèbre boutique parisienne de la fin du XVIII^e s., où l'on trouvait toutes sortes d'articles et de colifichets ; ce terme désigna ensuite une réunion de petits objets ou bibelots qu'une dame plaçait sur les étagères de sa chambre ou de son boudoir (cf. Allemagne, Henry-René d', *Les accessoires du costume et du mobilier*, New York, reprint 1970, p. 7).

2. Arch. municip. Bordeaux, Recueils 69, 70, 71, 72, pour la faïence fine et pour les modèles en porcelaine : recueils 117, inv. 3919 ; 118, inv. 3920 ; 119, inv. 3921 ; 120, inv. 3922.

3. Hallé, Antoinette, et Mundt, Barbara, *La porcelaine en Europe*, Paris, 1981, p. 237, repr. 425.

4. Cat. *J. Vieillard & Cie. Eclectisme et japonisme*, Bordeaux, 1986, n° 60, 61, 62, 63. Le pot à eau n° 63 est dessiné dans l'album n° 118 des Arch. municip. de Bordeaux.

5. Beaux-Laffon, Marie-Germaine, *Une grande manufacture*

pyrénéenne Saint-Gaudens Valentine, Aspet, 2001, p. 135.

6. Plinval de Guillebon, Régine de, *Faïence et porcelaine de Paris*, Paris, 1995, p. 305.

7. Beaux-Laffon, M.G., *op. cit.*, p. 164.

8. Recueil 70.

9. Recueil 69.

10. Recueil 69.

11. Série intitulée *Plaisanteries*, recueil 70.

12. Recueil 70.

13. Recueil 69.

14. Recueil 71.

15. Recueil 72.

16. Sous la direction de Desgraves, Louis, et Dupeux, Georges, *Bordeaux au XIX^e siècle*, Bordeaux, 1969, p. 444.

17. Recueil 72.

18. Desgraves, L. et Dupeux, G., *op. cit.*, p. 446.

19. Recueil 71.